

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Hôtel Abdeslem Faraoui conçu par l'architecte Patrice de Mazières (1930-2020)

N°99 – Mars-Juin 2020

cliquer sur un auteur ou u N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

La Rédaction..... 4

Les chemins de mémoire

Souvenirs écrit en quarantaine au Lazaret de Toulon

Horace Vernet..... 6

Biographie

La demoiselle de Numibie

Alice Farcy – Crossley..... 11

Écrivain public

Patrimoine et musée d’Afrique du Nord

Actes du colloque organisé SAMPAM 20 mai 2016

Annie Krieger- Krynicki..... 18

Les chemins de mémoire

Patrice de Mazières, un grand nom de l’architecture marocaine

Patrice Sanguy..... 26

Biographie

Henry Foley

Odette Goinard..... 32

Les chemins de mémoire

Eugène Fromentin, écrivain ou peintre ? L’opinion de George Sand sur le sujet

Annie Krieger-Krynicky..... 40

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



Éditorial

La Rédaction

Chers amis lecteurs

Dante a écrit : « Il n'est pire douleur qu'un souvenir heureux au milieu des malheurs » mais les souvenirs recueillis ici sont doux- amers. Dans l'épreuve et le confinement, nous les avons relus, nous appuyant sur des expériences passées. En Tunisie, il me souvient d'épidémies de peste récurrentes car Bizerte était un port ouvert à tous les navires, retour de pèlerinage ou de voyage. Dans le jardin, ce devait être au printemps, au milieu du parterre de géraniums épanouis, bordés des touffes blanches et légères de la gypsophyle, sous l'immense palmier, gisait un rat énorme et gris. Les deux chattes, pourtant habituées à chasser les mulots, le contemplaient, pétrifiées, car autour de son museau, s'étalait une flaque de sang. La preuve évidente de la peste hémorragique, celle qui emporte en quelques heures et qui annonçait la quarantaine. Mon père, armé d'un bidon de pétrole, arrosa la bête afin d'éviter la diffusion des puces, vecteurs de la maladie.. . Qui repartit comme elle était venue, jusqu'au prochain bateau. Nous avons choisis des témoignages de temps anciens, curieusement avant notre propre épidémie : celui d'un peintre célèbre, Horace Vernet, retour d'Algérie où il avait relevé les éléments de sa célèbre *Prise de la smala d'Abd-el-Kader*. Il avait échappé, grâce « au retour de la chaleur » au choléra qui décimait l'armée, mais ses lettres, écrites dans le lazaret de Toulon, avaient été soumises « à des fumigations » avant d'être envoyées à sa femme. La carrière du Dr Henry Foley a été étudiée par Odette Goinard ainsi que sa lutte contre les épidémies. Son adversaire à lui était le pou, vecteur du typhus ! Souvenirs doux-amers dans la *Demoiselle de Numidie* d'une jeunesse

estudiantine décrite dans l'Alger de la guerre de 39-45 par Aline Farcy-Crossley qui échappa, grâce à des soins attentifs, au terrible trachome endémique qui risquait de l'aveugler. Ce n' était donc pas mieux avant ! Mais pour nous revigorer, voici les actes d'un colloque tenus à Paris, en 2018, par des Académies des arts française et tunisienne qui brossent une fresque de la recherche archéologique française par des savants érudits ou des amateurs éclairés et animés du feu de l'espérance.

Patrice Sanguy, à l'occasion de la mort récente à Rabat de l'architecte Patrice de Mazières, à l'approche de son quatre-vingt-dixième anniversaire, brosse un panorama de sa carrière vouée à l'urbanisation moderne : le Maroc lui doit la reconstruction d'Agadir après le tremblement de terre. Il en profite aussi pour rappeler l'œuvre de son grand père, l'architecte de Lyautey, à Rabat et Casablanca.

Claudine Grossir, professeur à l'Université Paris- Sorbonne, dans les Cahiers George Sand (N° 41), nous pose une énigme : Eugène Fromentin était plus peintre qu'écrivain, ou l'inverse comme le souhaitait George Sand ? Vous jugerez, pièces à l'appui !

Compte tenu des circonstances, nous avons fusionné deux numéros. Mais dès la rentrée, nous reprendrons le cours normal des livraisons de la Revue.

Bonne lecture .

La Rédaction

-



Souvenirs écrit en quarantaine au Lazaret de Toulon

Horace Vernet



Horace Vernet 1783 - 1863 - gravure de 1860

Décembre 1837, à midi.

Maintenant, il faut que je te parle de Constantine et de mon voyage en général. Je vais commencer le bavardage. S'il t'ennuie, ne le lis pas, et, si tu le lis, que ce soit pour toi. Ce sera bien assez que tu juges de mes bêtises, sans mettre les autres dans la confidence.

« De Bône à Medjez Hamar rien d'intéressant. Mais, après avoir passé le Raz-el-Aleba, le pays, dépouillé d'arbres,

devient un vaste désert coupé de ravins profonds et entouré de vastes montagnes pelées dans le genre de Radicofani¹. La pluie nous a rendu visite dans ces lieux épouvantables. Il nous a fallu coucher dans la boue ; mais heureusement, le mauvais temps n'a duré que deux jours. Rien n'était plus intéressant pour moi que ces bivouacs, en arrivant le soir et en partant le matin. Les lions, les hyènes et les chacals se chargeaient de la musique, et se disputaient dans l'ombre les mules et les chevaux que nous laissions derrière nous sur la route ; car, ma chère amie, tu ne peux te faire une idée de la quantité de ces pauvres animaux qu'on abandonne, faute de pouvoir les nourrir : on les assomme tant qu'ils peuvent se soutenir ; une fois tombés, c'est fini d'eux. Sur ce point comme sur tant d'autres, c'est un gaspillage dans l'armée dont on ne saurait se faire une idée sans en avoir été témoin.

Mais brisons là-dessus, je ne veux te parler que du pittoresque. Je te disais que le pays est d'une sévérité admirable. Il ne s'y trouve, en fait de trace humaine, que quelques pierres, restes de monuments antiques qu'on suppose des fortifications. Je ne suis pas de cet avis pour la généralité. Il y en a certains qui me paraissent des tombeaux de la même forme et de la même construction que ceux de Corneto, moins soignés cependant, mais semés çà et là, le long d'une voie romaine, sur un assez long espace, deux lieues environ avant d'arriver à Somma, où se trouve un tombeau monumental dont j'ai fait le croquis. De ce point, on aperçoit Constantine à trois lieues de distance. Je t'avoue que le cœur m'a battu en voyant le terme et le but de mon voyage. Les plus hautes montagnes du grand Atlas se développent devant le spectateur. Il était deux heures de l'après-midi, le soleil brillait, rien ne manquait pour la splendeur du tableau.

1 Montagne volcanique de Toscane, sur la route de Florence à Rome.

« Je t'assure que dès ce moment je n'ai plus pensé qu'au bonheur de joindre à tous les souvenirs que j'ai déjà dans la tête, une nouvelle collection de matériaux d'un caractère tout particulier. Je ne te ferai pas ici la description de Constantine, de ses ravins, etc..., toutes choses dont tu as déjà entendu parler. Il me suffira de dire que je n'ai rien vu dans aucun de mes voyages qui m'ait autant frappé. Cette ville, toute couleur de terre, ressemble plutôt à celles des Abruzzes qu'à tout ce que nous connaissons du littoral de l'Afrique.

« On va crier après moi quand je la peindrai telle qu'elle est, comme on l'a fait après ma verdure; cependant je serai vrai. L'intérieur des rues est très sombre, et d'une puanteur abominable. Les cadavres qui sont encore sous les décombres, ne contribuent pas peu à augmenter ce que les ordures, les diarrhées générales de l'armée émanent de miasmes pestilentiels. Montfaucon est la boutique de Lubin en comparaison. Aussi nos pauvres soldats mouraient-ils comme des mouches. Dès le premier pas qu'on fait dans la ville, on ne peut croire qu'il soit possible d'y rester ; puis tout à coup nous entrons dans le palais du bey : tout change. Figure-toi une délicieuse décoration d'Opéra tout de marbre blanc, des peintures des couleurs les plus vives, d'un goût charmant, des eaux coulant de fontaines ombragées d'orangers, de myrtes, etc., enfin un rêve des Mille et une nuits. Certes, j'étais loin de m'attendre à des sensations si différentes dans un si court espace de temps, et cependant je n'étais pas au bout. Figure-toi que la suite du prince a tout dévasté et qu'il ne reste rien, mais rien dans l'intérieur. Tout a été emporté,, jusqu'aux oiseaux et aux poissons rouges. On a fait des trous dans tous les murs pour chercher des cachettes ; enfin tout est sens dessus dessous. Ah ! les barbares ! Du reste, j'ai reçu dans ce palais le meilleur accueil du général Bernelle ; il m'a donné une ci-devant belle chambre dans laquelle j'ai couché par terre avec délices, car, du moins, j'étais à sec. Mes trois jours

se sont passés à courir la ville et les environs, dessinant autant que possible les points intéressants et j'ai fait une fameuse récolte de tableaux à faire. Dis à Jazet², que je lui apporte une vigoureuse collection de sujets. Il y en a un surtout qui (je ne puis attendre pour te le raconter) a manqué te valoir une petite fille à élever. Tu as entendu parler d'un rocher du haut duquel les femmes, en voulant fuir, se précipitaient ? Représente-toi, sur un monceau de plus de cent cadavres de femmes et d'enfants que les Kabyles achevaient lorsqu'ils respiraient encore, un sergent et un soldat du 17e leur disputant, les armes à la main, un pauvre petit être de quatre ans attaché au corps de sa mère morte. J'ai retrouvé cette petite fille au camp de Medjez-Hamar. Elle est très gentille, mais que deviendra-t-elle ? On la nomme Constantine, ne lui connaissant pas d'autre nom. Le régiment la garde : mais encore une fois, que deviendra-t-elle ?

C'est justement parce qu'il n'y a pas de doute sur le malheureux sort qui l'attend que je voulais la prendre. Je n'aurais pas balancé à t'apporter cet embarras, si une autre idée ne m'était venue : c'est d'en parler à Madame Adelaïde. Ce serait digne d'elle de faire élever une enfant prise sur le champ de bataille où son neveu a été fait lieutenant-général. Nous parlerons de ça à mon arrivée. J'ai tous les renseignements imaginables sur ce fait³.

« Pour en revenir au but de mon voyage, j'ai dessiné d'une part et recueilli de l'autre tout ce dont j'aurai besoin pour mon grand tableau. Jamais on n'a eu occasion de faire un ouvrage aussi intéressant et aussi pittoresque. Mais aussi fallait-il voir les lieux, car il n'y a pas de description, de dessin, de croquis

2 Graveur de tableaux, le graveur ordinaire d'Horace Vernet

3 Cette idée bienfaisante ne fut pas abandonnée, on fit venir la petite fille en France, et Madame Adélaïde, sœur du roi Louis Philippe, la prit sous sa protection.

qui puisse donner une idée de l'originalité de la scène. Ça ne ressemblera à rien de ce qui a été peint, et ce ne sera que vrai. Il faut avoir vu l'armée d'Afrique : ce n'est plus ni la République, ni l'Empire ; c'est l'armée d'Afrique, c'est-à-dire la réunion, un jour de bataille, de toutes les vertus militaires, mais le lendemain!... sauf quelques exceptions chez de certains hommes trop bien trempés pour ne pas résister à la contagion !.... Tiens, je ne veux pas écrire tout ce que je pense. »

« Lazaret de Toulon, le 4 décembre 1837.

« Enfin, nous voici en France, chère amie, après cinq jours de mer, et me voilà pris jusqu'à dimanche ! Je me porte comme un charme, encore mieux aujourd'hui, puisque je sais au juste le moment où je vous embrasserai tous. En attendant, c'est sur Rabadabla que je concentre tous mes baisers puisque c'est lui qui réunit toutes nos affections. Ma première lettre sera, pour lui.

« Dis à Delaroche que je n'ai rien pu trouver à lui rapporter, les voleurs ayant passé partout.

« Lorsque cette lettre te parviendra, le télégraphe t'aura déjà annoncé mon débarquement. Pourtant je ne veux pas perdre une minute pour la faire partir, et je te quitte bien vite pour la fermer.

Tout à vous tous,

« Horace VERNET. »



La demoiselle de Numibie

Alice Farcy - Crossley

Au bord d'un lac, tout enfant, l'auteur aperçoit entre les roseaux, au temps des migrations, « un très gros oiseau qui déploya ses échasses colorées. Sa tête noire était encadrée de gros favoris de duvet blanc. Noir était le devant du long cou, s'étalant en un gilet qui tranchait avec le reste du plumage clair. Ses rémuges étaient bordés de noir ainsi que les grandes plumes de la queue ». « C'est une demoiselle de Numidie, murmura mon cousin. Comme toi »

« Comme elle, je suis née dans cette terre de Numidie où je grandis et devint demoiselle ». Les autres héroïnes de ses souvenirs sont les villes de La Calle et de Bône où elle naquit en 1920. Mais toute sa nostalgie est réservée au petit port de La Calle « sur une presqu'île fortifiée, couverte de maisons anciennes avec ses balancelles bleues et ses barques » Contemporain de la construction du Hâve, le Bastion de France se dresse près du lac Mellah. Son commerce, favorisé par l'administration de Richelieu, fournissait à la France l'indispensable blé (en cette petite période glaciaire que subissait le royaume) mais aussi le corail précieux et le bois pour les constructions navales. « J'ai adoré La Calle... la grande église où je fus baptisée dominait la promenade. Son horloge était sans vitres et par grand vent, la vie de la petite ville allait plus vite ». Elle raconte sa vie auprès d'une tante qui choie cette fille d'un entrepreneur et aisé et d'une mère capricieuse, une vie marquée par les deuils car la mortalité frappait les jeunes enfants : la tuberculose était familière comme la typhoïde. Mais il y avait des jeux pour les survivants

dans les rues, ou sur la falaise. Elle raconte d'un manière imagée la vie dans les communautés à Bône, plus grande ville, avec les Maltais très religieux et commerçants, des pêcheurs italiens, attachés à leurs coutumes, des juifs, certains dans le ghetto mais d'autres, négociants prospères dans le quartier moderne, la colonie russe qui s'était échappée des persécutions des « Rouges » après 1918, et les Arabes, partagés entre le repli sur soi ou l'ouverture. Ainsi, celle qu'elle appelle Colette Cadi, sera sa condisciple à Alger et deviendra médecin. Elle-même partira faire son droit de 1938 à 1939 à la faculté d'Alger. « L'université d'Alger est un bel et vaste bâtiment classique, placé sur un contrefort souligné de jardins. On y accède soit par une rampe, soit par le grand escalier central ouvrant sur le trottoir de la plus importante artère d'Alger ». Elle habitait chez sa mère divorcée, sur le chemin du Telemly qui grimpait derrière l'Université. C'est l'époque des rencontres, professeurs qui marquent de leur influence, camaraderie avec des condisciples, flirts aussi mais les filles sont surveillées et gardent leur quant à soi. La politique aussi enrôle certains alors que la guerre se profile. C'est le temps, où dit-elle, Henry de Montherland écrit son charmant livre : Il existe encore des Paradis. « la sortie des grandes du Lycée de jeunes Filles devait être pour lui une joie d'esthète » ! Ce sont des rencontres inattendues : « Un jour que nous étions attablés à la terrasse de la Brasserie des Facultés, un homme mal rasé, portant un feutre noir, passa devant nous. Raymond (champion de saut à la perche aux Olympiades de Monaco) l'interpella : « Albert ! » Je vis l'éclair d'un regard bleu quand il se tourna vers nous, puis un sourire - On se retrouve au foot à 3 heures - D'accord. » Il continua sa route. - « Qui est-ce ? - C'est un pauvre type qui s'appelle Camus. Il est tubard, cocu en divorce, et fauché. Mais il est intelligent et c'est un bon copain. Il travaille pour un imprimeur. » Depuis le pauvre type me saluait quand nous nous croisions ou dans les bals de la

société sportive. Faisant la queue devant le cinéma Aletti, elle remarque une petite femme, très fardée, aux yeux clairs, petite sur ses souliers plate-forme à très haut talon. Elle est accompagnée par un gars de Bab-el-Oued en tricot rayé. Elle la reverra dans un spectacle de variétés dans « un petit théâtre, sans équipements acoustiques mais sa voix était forte ; les chansonniers étaient bons, elle aussi. Je venais de voir un futur mythe français qui s'appelait Edith Piaf »... « En face de la Fac, un peintre inconnu, Marquet, exposait ses tableaux du port d'Alger. Je demandais le prix d'un des plus beaux. C'était 5.000 francs. Mon père m'envoyait 800 francs par mois. Le prix du tableau me paraissait cher. Les dévaluations s'étaient multipliées. Les gens achetaient de l'or ». Ce fut le bouleversement de la guerre, les copains mobilisés, certains ne revinrent pas. Les chagrins, les privations, mais elle reste pudique. « Sous mes pieds on creusait dans le roc le tunnel des facultés et on avait l'impression, à chaque explosion, que la guerre était proche ». Puis ce fut le débarquement allié et d'autres émotions, la rencontre avec les Américains et les Anglais, la vie transformée, les revendications d'indépendance, les règlements de compte, les mœurs plus libres. Elle doit elle-même orienter sa vie. Si elle est éprise d'un jeune colon de Bône, la vie rurale ne la tente pas. Elle en dresse un tableau désenchanté et loin des clichés.

Nous étions allés à une fête que donna Gégée. « Comment le trouves-tu ? » demandai-je. « Lumineux, dit-elle, et charmant. » Je le trouvais aussi. Seulement voilà, il était colon, et je connaissais bien le sujet. Si les média français ont raconté beaucoup d'inanités, c'est à propos des colons d'Algérie qu'on en a dit le plus. Le fait est que sur onze millions d'habitants et un million de Français, il y avait soixante-dix mille colons, petits, moyens et gros, la plupart petits ou moyens. Le maréchal Bugeaud, en bon paysan

français, avait dit à Thiers qu'il était contre la conquête, car la terre d'Algérie, trop pauvre, n'était pas cultivable. D'ailleurs, elle n'était pas cultivée. C'est en desséchant les marais, et au prix de milliers de morts du paludisme, que les pionniers ont pu rendre fertiles certaines plaines et vallées côtières. Les survivants, une poignée, installés là comme colons, avaient des chances de prospérer. La vigne arrivait à pousser sur des terres peu riches. Les musulmans évidemment ne devenaient pas viticulteurs.

Sur les terres pauvres, il fallait faire de la monoculture sur de vastes étendues, avec des machines agricoles et des engrais. Le climat réservait des surprises. Il y avait souvent des « scoumounes » comme l'année des sauterelles, ou deux à trois ans de sécheresse, ou les grosses pluies et les inondations, si bien qu'on disait que la plupart des colons dits riches avaient des dettes aux banques agricoles. Comme chez les paysans de tous les pays, la richesse se réinvestissait dans la terre, si bien que peu d'entre eux avaient de l'argent comptant, et une fois leurs terres confisquées pour dettes, ils étaient très pauvres.

En plus, leur mode de vie n'était pas à envier. J'avais été amie en pension de filles de colon venues des quatre coins du pays, qui me racontaient leurs vies pas drôles. En pension elles étaient très loin de leurs parents, qu'elles retrouvaient pour les grandes vacances en pleine chaleur de l'été, fatigantes et ennuyeuses. Les propriétaires de vignobles pouvaient voyager après la vinification en novembre, ce qui n'était pas idéal pour voyager en Europe.

Une ferme près de Mondovi était le lieu de naissance de Camus, un lieu minable, décrit dans « Le Premier Homme », d'où son père fut envoyé, comme tant des nôtres, défendre la France et y mourir. Une petite cousine ronde et blonde venait parfois le jour de marché à Bône avec son père. Je la surpris

un jour dans ma chambre, mettant de l'éther sur une pierre de sucre. « Que fais-tu là ? » Elle répondit « J'ai pris l'habitude. Ne le dis pas. Je m'embête tellement à la ferme ! »

Je fus invitée un week-end à une ferme. Nous nous étions tous couchés tôt, quand un groupe vint me faire la sérénade. Ils avaient même mis un piano sur un camion. Tout le monde se leva, se rhabilla en vitesse et descendit. On leur offrit à boire. On me dit que c'est la coutume quand le bruit court qu'une jeune fille inconnue est en visite, de sérénader pour venir se faire présenter. « Il y a si peu de distractions ! »

La jolie Marie Barbara, l'ange aux longues anglaises blondes de l'église de La Calle, dont j'étais si jalouse, était morte alcoolique. Il faisait si chaud pendant des mois qu'elle allait faire la sieste dans la cave fraîche. Elle avait pris l'habitude de boire du vin frais du robinet d'un tonneau.

Près de Jemappes, je connaissais les deux fils d'un aristocrate qui faisait un superbe vin. Ces deux frères venaient de se pendre, l'un après l'autre. Pourtant on y allait quand les orangers étaient en fleur, et c'était un paradis olfactif qui me faisait penser à ma chanson favorite du temps, le Tango Chinois;

« Ce soir tu viendras sous les orangers du jardin
dans l'ombre fraîche et parfumée des chaudes allées. »

Théo Dalaise, un bel original, qui possédait un splendide domaine, La Baraka (La Chance), s'était suicidé aussi. Tout cela dans un pays où il y avait une extraordinaire joie de vivre. Certains colons aisés louaient un appartement en ville pour que leurs épouses puissent souvent aller rendre visite aux enfants pensionnaires aux petites vacances.

Je venais de rencontrer une amie, fille d'un médecin de Bône, mariée l'année précédente en grande pompe au seul fils

d'un colon propriétaire d'un domaine substantiel. «Alors Marcelle, comment va ?

- Ça ne va pas fort. Je divorce.

- Déjà ! C'est le mariage qui est boiteux ?

- Non, non, la vie de couple c'est une chose, mais la vie de colon en est une autre. Imagine vivre isolée du monde avec les beaux-parents, de qui on dépend financièrement, comme seule compagnie. Le mari travaille, et toi tu t'embêtes. La seule distraction est d'aller soigner les moutchatchous (bébés) de la tribu d'ouvriers arabes. Un jour, déjà vieux, vous héritez du domaine, et vous avez gâché vos belles années. Non merci ! J'ai décidé de repartir vite avant d'avoir un enfant. »

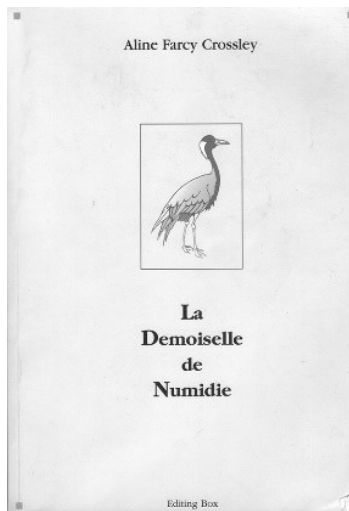
Pour bien vivre, et s'enrichir, disait mon père, il valait mieux être minotier près d'une grande ville, ou commerçant, plutôt que producteur ou colon. Les paysans français sont des enfants gâtés à côté de la vie des petits colons. Après la deuxième guerre mondiale tout devint sans doute plus facile, avec voitures, avionnettes et frigidaire au gaz, mais je ne peux que décrire ce que j'ai vu ; c'est qu'en France les fermes étaient bien plus nombreuses, et bien plus proches des villages et des villes, et la terre était plus fertile. En Algérie, il n'y avait pas d'élevage, sauf de moutons. La prospérité venait surtout de nos vignobles au ceps plantés rigoureusement en lignes droites sur des dizaines de kilomètres de chaque côté des routes. J'aimais voir leurs immenses perspectives géométriques dont les lignes se rejoignaient à l'horizon. Ils appartenaient à deux vieilles familles ou à des sociétés franco-suissees. Le vin allait en France se faire rebaptiser en grand vin de France et la plupart des profits aussi. Les colons faisaient céréales, primeurs et fruits. Tout ce que j'avais entendu dire me donnait à réfléchir.

Elle repart pour Alger, passe ses examens, est employée au Gouvernement général. Mais ce ne seront ni La Calle, ni Bône

ni Alger qui la retiendront. Elle épousera un diplomate britannique qu'elle suivra dans ses affectations à travers le monde. La demoiselle de Numidie s'est envolée mais les souvenirs restent vivants, imagés, avec des portraits de personnages originaux ou simples, émouvants ou surprenants; une tranche de vie attachante et bien écrite.

Annie Krieger - Krynicki

Référence : Aline Farcy - Crossley Ed Box . Portugal 2001





Patrimoine et musée d'Afrique du Nord

Actes du colloque organisé SAMPAM 20 mai 2016

Annie Krieger- Krynicki

Belin 2019

Patrimoine et musées d'Afrique du Nord.VIII^e journée d'études nord - africaines sous l'égide de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et de la Sempam (Société d'Études du Maghreb préhistorique, antique et médiéval)

Il s'agit des actes du colloque qui s'est tenu à Paris, le 20 mai 2016, organisé par François Déroche et Michel Zink, respectivement membre de l'Académie et son secrétaire perpétuel, tous deux professeurs au Collège de France. Les différentes communications ont mis en valeur des aspects du patrimoine et l'évolution des recherches ainsi que la conservation de leurs fouilles dans leurs musées respectifs. Un hommage a été rendu aux victimes de l'attentat du Bardo le 20 mars 2015.

Un bilan peut être dressé : celui de l'œuvre archéologique de la France depuis 1830 en Algérie puis en Tunisie et au Maroc, à laquelle depuis 1968 s'est jointe l'intervention des archéologues allemands et italiens et cela, dans « le contexte d'une mise en danger dramatique d'un patrimoine mondial pour faits de terrorisme, comme pour les bouddhas de Bamiyan, en Afghanistan, par négligence ou déprédations dues aux faits de guerre ».

La première communication, relative à Kerkouane, au Cap Bon, en Tunisie, est celle de Mounir Fantar, directeur des Monuments et sites antiques à l'Institut du patrimoine de Tunis. Cité punique, Kerkouane est inscrite sur les listes du patrimoine national de l'Unesco depuis 1986. Son musée a recueilli tous les éléments des fouilles provenant d'une maison typique. La ville avait été abandonnée depuis son invasion, en 255 AV JC, par le consul Régulus, lors de la première guerre punique. L'influence grecque est manifeste en raison du haut niveau d'échanges avec la Sicile hellénisée (bijoux et bibelots montrant les influences respectives des divinités grecques et puniques et leur interaction : Baal-Hamon et Sarurne, Déméter - Astarté ou encore Athéna et l'apparition du monstre Scylla. Un autre archéologue, Mohieddine Chaouali, chargé de recherches à ce même Institut, traite de l'évolution de Simithus, ville de l'Afrique pro-consulaire, en Chintou, ville numide, puis berbère de Tunisie, située à 150 Km de Tunis. Elle fut Colonia Julia Augusta, car fondée par Auguste en 411. Puis elle devint le centre d'un évêché catholique. La découverte de ce site est due à deux archéologues français, René Cagnat⁴ et Henri Saladin (auteur d'un *Voyage en Tunisie en 1894*). La ville aurait dû son essor à l'excellence de son marbre, dit de Numidie, utilisé dans tout le bassin méditerranéen d'Athènes à Smyrne, à Rome, et Tivoli pour le villa d'Hadrien et Sainte-Sophie, sans parler de la Gaule, et plus tard du Portugal. Le Dr Carton en fait mention, dans son *Bulletin archéologique*, alors qu'il travaillait sur Thiburnica, l'ancienne Souk- El- Arba . Mais Smithus aurait déjà été décrite par Charles Tissot, diplomate et archéologue à ses heures à Tunis, en 1852. En 1882, René Cagnat, alors professeur au Collège de France, en donna une topographie avec une étude du forum et du théâtre, préfacée par H

4 Pour René Cagnat et Paul Cambon voir les biographies dans *Les cahiers d'Afrique du Nord*

Saladin. Jules Toutain, archéologue français, insista plus tard (1892) sur les murs et les carrières largement exploités, après son étude sur le même théâtre.

Le Dr Carton, qui fut à l'origine de la majorité des premières recherches sur le site de Carthage, mit l'accent sur l'intérêt que ces études présentaient « pas seulement sur le plan scientifique mais aussi par le désir de mieux connaître les Romains des provinces africaines afin de mieux diriger les efforts des Français en s'en inspirant » lors d'une séance à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1892 (Cité par C. Gutron : *L'Archéologie au XIX^e et XX^e siècles* ; Karthala 2006).

Après 1968 et les interventions des équipes allemande et italienne, on assiste à de nouvelles trouvailles en mobilier urbain et funéraire. Il n'y a pas eu de leur part confirmation de la thèse du Dr Carton sur la fondation de la ville, imposée par l'exploitation des célèbres carrières de marbre de Numidie. Mais les méthodes d'exploitation et d'extraction sont mieux connues, grâce aux travaux de Frakob, l'archéologue allemand ainsi que le sanctuaire de Saturne Baal. Il en conclut que la ville aurait été peuplée de fonctionnaires et de militaires chargés d'assurer la sécurité des fameuses carrières, ce qui prouve donc l'importance de ce matériau dans l'évolution de Simithus !

Avec « De la pierre au plâtre, expériences de copies de mosaïques », Henri Lavagne, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, aborde un aspect méconnu mais très intéressant de la conservation et de la copie des mosaïques. Il s'agit de trancher une querelle d'école : s'agit-il de mosaïques ou de peintures ? Quid de la reproduction d'œuvres picturales par des mosaïques, méthode déjà critiquée par Pline l'Ancien ! George Sand, dans un roman de 1837, a mis en scène les conflits entre deux écoles de Venise,

les Zucatti et les Bianchini : les premiers utilisant une technique dénoncée par leurs rivaux : introduire de petits carrés de bois peints parmi les cubes de verre coloré. Ils furent condamnés par la procure. La mosaïque ne doit pas être une forme d'art, rivale de la peinture. La copie de la célèbre mosaïque de Virgile, mise à jour à Sousse, est donc mise en cause. Cette œuvre d'art fut découverte, en 1896, lors de fouilles du IV^e Régiment de tirailleurs qui voulait construire les bases d'un nouvel arsenal. Étudiée par l'archéologue Charles Gauckler, restaurée et ravivée, elle fut présentée par le Musée du Bardo en 1897. Une copie en fut effectuée en 1900 et offerte par le Résident général de Tunisie à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1900 Prêtée pour l'Exposition Universelle de Paris, la même année, elle y orna le pavillon de la Direction beylicale des Antiquités et des Arts. Cette copie était due à Bertrand Pradère (1860-1949) architecte, chargé du Musée Alaoui (plus tard le Bardo, v infra) de 1888 à 1928. Il avait participé aux fouilles d'Uthica et de Carthage dont il releva tous les plans. C'est grâce à lui, ainsi qu'à Henri Saladin, que le plâtre ciselé au fer, travail spécifique des artisans plâtriers et tombé dans l'oubli, fut remis à l'honneur et employé dans la réfection de palais tunisiens à partir de 1896. Après tous ces débats, on estime dorénavant que toute copie d'une mosaïque est en fait une re-création comme celle du fameux Virgile de Sousse...

Mais c'est toute une fresque qui a été déployée par A. Murabet, doyen de la Faculté de Sousse : celle de la création et de l'évolution du Musée du Bardo. A trois kilomètres du centre, dans la proche banlieue de Tunis, c'était un des lieux de villégiature de la famille beylicale sous le nom de Palais Alaoui. Composé d'un sérail de style andalou du temps de Hussein Pacha, accompagné d'un palais italianisant construit par Mohamed Pacha, ce fut un lieu de pouvoir de la dynastie husseinite qui y adjoignit une caserne, une école militaire et

un Hôtel des monnaies, inspiré par celui de la France à Ahmed Bey. Il fut popularisé par une description d'Alexandre Dumas dans son récit, *Le Véloce*, d'un voyage en 1846 à Tanger, Alger et Tunis. Sous le protectorat, le musée a connu des travaux de consolidation et d'aménagement. En 1928, le Palais Alaoui est devenu monument historique et a abrité les éléments des fouilles archéologiques mises à l'abri par le protectorat avec la création d'une Direction des Antiquités et des Arts de Tunisie, par décret beylical du 7 octobre 1882. Il fallait rapidement éviter que se reproduisent des démantèlements et enlèvement, comme cela fut fait par le consul général d'Angleterre, Thomas Reade qui, en 1844, fit démonter et transporter au British Museum, le mausolée de Dougga. Paul Cambon, résident général, voulait empêcher aussi que l'exemple de la collection du fils du vizir Khaznadar (1837-1873), grand amateur d'art et dont la collection s'évanouit mystérieusement, ne se reproduise. Kheireddine Pacha son successeur de 1873 à 1877 eut l'idée d'un musée, demandant aux caïds et autres administrateurs de procéder à la collation des antiquités et monnaies sur le terrain et de les lui envoyer mais ces collections ont pour la plus grande partie disparu. C'est en mai 1889, en présence du bey, du résident - général Massicault et de représentants de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres que le musée Alaoui a reçu la grande mosaïque du triomphe de Neptune découverte à Sousse. La période « Gauckler (1898-1905) » ouvrit « l'ère scientifique » du musée avec l'établissement d'une chronologie des pièces et l'ouverture d'ateliers de restauration. Entre 1897 et 1907, le nombre de mosaïques exposées passa de 168 à 732 et les sculptures de 920 à 1173 . Pour Henri Saladin, auteur d'une vivante description de *Tunis et Kairouan* (ed Laurens 1908). C'est le début capital de cette incomparable collection de mosaïques unique au monde qui fait la gloire du Musée Alaoui, autre partie du palais du Bardo. Le musée du Bardo (son nom dérive de l'andalou El Pardo ou palais) devint en 1907, un

établissement à caractère culturel. A partir de l'indépendance, il abrita dans une de ses parties, le siège de la Législature tunisienne. En 1970, y fut adjoint un nouveau bâtiment dont l'ordre architectural fut discuté et où eut lieu l'attentat de 2015 qui toucha les hommes mais non les objets. « dans cet éternel lieu de culture et de rencontre » selon l'auteur de la communication sur le musée national du Bardo, Fatma Naït Yghil, responsable de la collection des mosaïques.

Une oubliée est remise à l'honneur « la sculpture romaine dans le patrimoine de l'Afrique antique », grâce à François Baratté, professeur émérite à Paris-Sorbonne. Elle est pourtant omniprésente en Afrique du Nord même si certains érudits ont contesté à cette statuaire son caractère original, sauf dans l'art du portrait. Un ensemble très riche a été retrouvé à Volubilis, au Maroc. En général, elle, a en partie, disparu du fait des destructions opérées par les chrétiens, faisant disparaître ces symboles du paganisme. Ont échappé au désastre les sculptures dites justement de la Maison de la cachette à Carthage, du fait de leur mise à l'abri. Mais les destructions ont atteint une statue d'Hercule à Sufès (ou Sbiba) en Tunisie, ce qui a entraîné des représailles célèbres des habitants contre les chrétiens. Il faudra attendre les années 1970 pour que son originalité soit reconnue, avec l'apparition d'études sur la statuaire de Cherchel en quatre volumes ou sur le théâtre de Leptis Magna, le catalogue du Musée Alaoui / Bardo étant certes complet mais ne comportant pas de monographies des œuvres.

Ce patrimoine dont, dans son allocution d'accueil, Michel Zink a souligné le péril encouru du fait de la négligence ou des actes de terrorisme ou de vandalisme.



Ruines de Carthage

Références

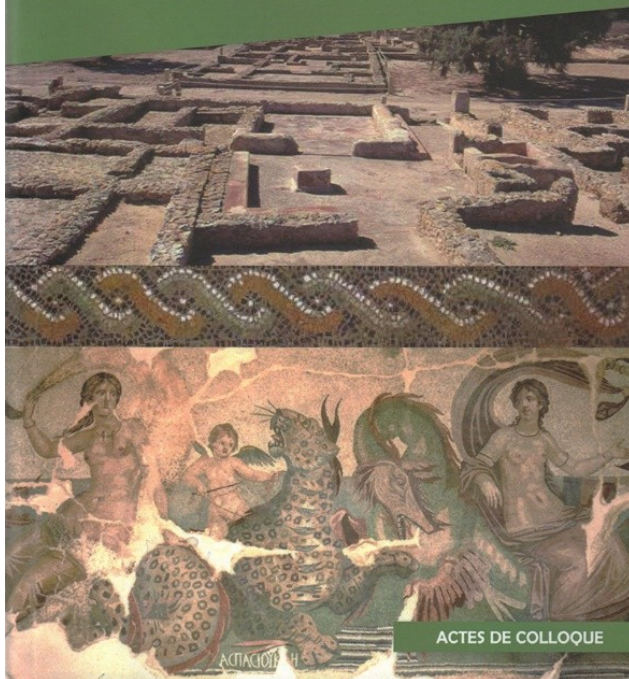
Patrimoine et musées de l'Afrique du Nord. VIII^e journée d'études Nord - Africaines . François Deroche et Michel Zink éd. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres / Sempam . Actes de colloque Paris 2018 ; 123p . Illustrations photographiques.

Patrimoine et musées de l'Afrique du Nord

VIII^e Journée d'études nord-africaines

François DEROCHÉ et Michel ZINK éd.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES / SEMPAM



ACTES DE COLLOQUE

Actes du colloque



Patrice de Mazières, un grand nom de l'architecture marocaine

Patrice Sanguy



Patrice de Mazières (1930-2020)

La mort à Rabat, le 8 juin 2020, de Patrice de Mazières à l'approche de son quatre-vingt-dixième anniversaire a suscité une émotion considérable dans les milieux culturels marocains unanimes pour rendre saluer la mémoire d'un architecte talentueux qui, en cinquante ans d'une carrière entièrement consacrée à son pays natal, aura durablement marqué l'évolution de l'architecture marocaine contemporaine.

Né à Rabat où son père était lui-même architecte, le 30 août 1930, Jean-Patrice de Mazières de Chambon, était issu d'une famille aux nombreuses attaches méditerranéennes et plus spécifiquement nord-africaines.

Son grand-père paternel, Maurice Charles de Mazières était né en 1875 en Algérie, dans le village de Saint-Eugène

(aujourd'hui Bologuine) au pied de la basilique Notre-Dame d'Afrique. Quant à son grand-père maternel, Adrien Laforgue (Montevideo 1871, Rabat 1952), frère cadet du poète Jules Laforgue, architecte arrivé au Maroc sous le proconsulat de Lyautey, il fut l'auteur de nombreux édifices publics à l'architecture aussi éclectique qu'imposante, parmi lesquels il faut citer la poste centrale de Casablanca, le Parlement marocain à Rabat (à l'origine palais de justice) et, toujours dans la même ville la gare centrale et la cathédrale Saint-Pierre.



La place administrative de Rabat en 1952

Né et grandi au milieu des œuvres de son grand-père, et dans une ville inscrite par l'UNESCO au patrimoine mondial de l'humanité tant pour ce qui concerne l'héritage du Protectorat que pour celui de la période islamique, c'est assez naturellement que Patrice de Mazières souhaite embrasser une carrière de bâtisseur, et ceci dans le pays de sa naissance.

Formé à l'École spéciale d'architecture de Paris, il y découvre l'œuvre de Le Corbusier et les théories du Congrès international de l'architecture moderne de 1928 (CIAM).

Certes, il n'était pas le seul, mais dans son cas il faut les citer car, pour éloignées qu'elles fussent des conceptions de son aïeul Laforgue qui avait été à l'origine de sa vocation, elles ne cessèrent de nourrir sa réflexion et sa pratique tout au long de sa vie professionnelle.

Son diplôme en main, il rejoint bientôt le Maroc pour travailler quelque temps auprès de Serge, son père, qui, pour sa part, n'a de goût ni pour les réalisations, ni la doctrine de Le Corbusier. De ce fait, aussi bien qu'en raison de la santé déclinante de Serge de Mazières qui va mourir en 1959, la collaboration entre père et fils sera brève et se limitera à la construction pour le compte de la Mission culturelle française, de l'école Lamartine de Rabat.

Un autre événement va contribuer à amener Patrice de Manière à prendre un autre chemin plus conforme à ses idées. En effet, dans la nuit du 23 février 1960, un séisme de forte magnitude détruit entièrement la ville d'Agadir. et, dans les jours qui suivent, le roi Mohamed V prend la décision de faire raser les ruines et de reconstruire la cité sinistrée sur un nouvel emplacement.

Ce sera l'occasion pour le jeune architecte de participer à ce chantier colossal sous l'égide de trois architectes chevronnés venus de Casablanca qui ont nom Jean-François Zevaco (Casablanca 1916-Casablanca 2003), Elie Azagury (Casablanca 2018-Casablanca 2009) et Henri Tastemain (Paris 1922-Paris 2012). Expérience unique et très formatrice pour un tout jeune trentenaire en début de carrière.

A l'issue de quatre années passées dans le décor tourmenté de la grande ville du Sud, il décide de voler de ses propres ailes. et, en 1962, il crée en association avec son camarade de promotion Abdeslem Faraoui, deux agences, l'une à Rabat, l'autre à Casablanca, qui vont très vite compter parmi les premières du Maroc.

Cette association particulièrement féconde va durer quelque trente-six ans avant qu'en 1998 Patrice de Mazières ne poursuive seul l'aventure à Rabat et ceci jusqu'en 2013, année où, frappé par un infarctus, il doit cesser son activité.

Patrice de Mazières aura donc exercé son métier au Maroc pendant soixante-quatre ans, dont cinquante et un à son propre compte ou en tandem avec son ami Abdeslem Faraoui.

Pendant ce laps de temps, il a apposé sa signature sur trois-cent soixante projets aussi bien publics que privés. Dès son ouverture en effet, l'agence Mazières-Faraoui décroche un contrat pour la construction de la faculté de médecine et de la cité universitaire de la capitale du royaume. Ces réalisations sera suivi de bien d'autres commandes de l'État, lycées, cliniques, hôpitaux etc.

Parallèlement, l'agence construit avec un égal succès demeures privées, immeubles, locaux d'entreprise ainsi qu'avec le développement du tourisme, des hôtels. On y reconnaît souvent, dans le refus de camoufler l'emploi du béton et les formes brutes, l'influence du Le Corbusier de la Cité Radieuse ou de Chandigarh. Par ce détour et malgré le paradoxe qui n'est qu'apparent d'un modernisme assumé et revendiqué, le concepteur retrouve l'admirable géométrie de l'architecture vernaculaire marocaine, celle des villes aussi bien que celle des casbahs. D'où l'intégration au site particulièrement réussie des complexes hôteliers comme ceux du Dadès ou de Taliouine dans le sud marocain.



Hotel Abdeslem Faraoui

Mais c'est peut-être plutôt du côté du Pouillon des logements sociaux de Diar es-Saâda et de Diar el-Mahçoul construits dans les années 1950 à l'initiative de Jacques Chevalier, maire d'Alger, qu'il faut chercher le choix de Mazières de faire appel à de jeunes artistes plasticiens marqués par l'abstraction pour que la peinture et la sculpture marocaines contemporaines fassent partie intégrante de ses œuvres.

En cela, sa démarche entrait en résonance avec et était largement indissociable du travail de la compagne de sa vie, Pauline Cheremetieff, issue de l'émigration russe blanche au Maroc, qu'il avait épousée à Rabat en 1959 après son retour au Maroc.

Passionnée par l'art contemporain, Pauline de Mazières exerça elle aussi une influence considérable sur les jeunes artistes plasticiens marocains et sur le public du pays à travers la galerie l'Atelier qu'elle devait ouvrir à Rabat en 1971 et qui fut en son temps la première galerie d'art contemporain du Maroc. Pendant les deux décennies de son activité de galeriste qui s'acheva en 1991, Pauline de Mazières exposa ainsi près d'une centaine d'artistes, peintres, sculpteurs, photographes qu'elle fit connaître et encouragea à

ne pas tomber dans un folklorisme trop facile. Certains comme le sculpteur Chabâa, furent amenés à collaborer avec Patrice de Mazières.

Bien qu'assombries par la maladie, les dernières années de Patrice de Mazières ne furent pas inactives. Préoccupés par la sauvegarde de son travail, Pauline et Patrice de Mazières eurent à cœur de trier, classer les archives accumulées en plus de soixante années d'activité et de leur trouver un lieu d'accueil où elles soient conservées tout en étant accessibles aux chercheurs. En février 2020, au terme de deux années et demi de négociations, Pauline de Mazières avait la satisfaction de remettre aux Archives nationales du Maroc, trente mètres linéaires de documentation, de nombreux plans, une vingtaine de maquettes ainsi que l'importante bibliothèque de son mari. Celui-ci décédait quelques mois plus tard.

A ses obsèques au cimetière européen de Rabat, le 10 juin 2020, une foule de collègues, de collaborateurs, d'amis bravèrent le confinement très strict imposée par la pandémie du Covid19 pour rendre hommage au disparu et à son oeuvre.

Nombreux furent ceux aussi qui eurent à cœur d'y ajouter des témoignages publiés dans la presse marocaine.

Sources :

Nombreux articles de la presse marocaine et plus particulièrement l'article de Samir El Ouardighi, Patrice de Mazières : témoignages sur un des pères de l'architecture moderne marocaine, www.medias24.com du 11 juin 2020 avec les témoignages de Pauline de Mazières, Fikri Benadallah, Omar Alaoui, Ali Faraoui, et du docteur Marmey.

Henry Foley

Odette Goinard



Henry Foley 1871 -1956 - Médecin
Portrait de 1903

Le Dr FOLEY a œuvré toute sa vie en Afrique du Nord afin d'apporter aux populations les bienfaits de la science médicale

Henry Foley est né le 11 avril 1871 dans le charmant village de Vignery dans la Haute-Marne. Son père, d'une famille de cultivateurs aisés, était huissier de justice. Il fait de brillantes classiques à Chaumont, puis, est admis au concours d'entrée de l'École de Service de Santé Militaire de Lyon et soutient sa thèse de doctorat en médecine. Médecin major de 2^e classe,

il rejoint l'École d'application du Service de Santé militaire du Val de Grâce de Paris dont il critiquera vivement la méthode d'enseignement. En 1899, il est affecté dans diverses unités de France métropolitaines, Commercy, Cherbourg, où il se fait remarquer par ses qualités, mais cette vie de garnison ne l'enthousiasme guère. Attiré par les grands espaces, à l'heure où les empires coloniaux sont en train de naître, il demande à servir en Algérie



**Henry Foley Elève de l'Ecole d'Application
du Service santé Militaire du Val de Grace (1896)**

Le 12 octobre 1903, il est détaché à l'hôpital d'El Aricha, puis Berguent, dans l'Oranie. Dès lors, il ne quittera plus l'Algérie, sauf durant la grande guerre où il servira dans diverses unités.

Sous l'impulsion du Général Lyautey qui avait remarqué ses éminentes qualités, il est muté en octobre 1906 à Beni Ounif,

petite oasis saharienne située dans le Sud Oranais, à la frontière du Maroc. Impressionné par l'état misérable dans lequel vivent les ksouriens, atteints d'une maladie épidémique, la fièvre récurrente, il ouvre un laboratoire et se livre à des examens microbiologiques. C'est ainsi qu'il est conduit à incriminer le pou dans la transmission de cette affection. Il va donc se livrer, avec Edmond Sergent à l'Institut Pasteur d'Algérie, à une série d'expérimentations qui conduiront à démontrer le rôle exclusif du pou dans cette maladie. Passionné par ses découvertes, il se dévoue entièrement à la médecine indigène. Du fait de sa connaissance de la langue et des mœurs arabes il jouit d'une grande popularité et exerce une influence considérable sur les populations .

Après 6 ans de séjour en Algérie, il fait une demande au Ministère de la Guerre afin d'être maintenu à son poste. Malgré sa popularité dans les milieux indigènes et des appuis prestigieux, tel celui du Général Lyautey, les autorités militaires ne lui permettent pas de répondre favorablement à sa demande. Il demande finalement sa mise en position « hors cadre » sans solde pour être chargé de la direction des laboratoires indigènes de l'Institut Pasteur d'Algérie.

Jusqu'en 1914, Foley va partager sa vie entre le poste de Beni Ounif et l'Institut Pasteur. Avec Sergent, il effectue des tournées d'enquêtes scientifiques dans les diverses oasis du sud algérien. Ce fut entre eux une collaboration sans faille, doublée d'une amitié qui devait durer plus de cinquante ans . En novembre 1910, Foley va à Paris pour faire un stage de perfectionnement à l'Institut Pasteur.

A son retour, sa réputation ne cesse de croître. Il se lie avec René Vallery-Radot, le gendre de Pasteur et sa famille qui l'ont en grande estime. Une grave controverse oppose l'Institut Pasteur d'Algérie à celui de Tunis, représenté par

Charles Nicolle, celui-ci s'attribuant tout le mérite de la découverte du rôle du pou dans la transmission de la fièvre récurrente. Une querelle acerbe opposera à ce sujet Edmond Sergent et Charles Nicolle. Henry Foley, quant à lui, n'a d'autre souci que de poursuivre ses travaux scientifiques sans chercher à s'attribuer la gloire de ses découvertes.

Le 12 avril 1912, Lyautey est nommé Résident Général de France au Maroc. Soucieux de former une équipe médicale compétente pour assurer l'amélioration sanitaire du pays, il propose à Foley de lui confier l'organisation et la direction de la santé publique et de l'hygiène. Il se heurte à un refus, celui-ci se sentant lié à l'Institut Pasteur d'Algérie en raison de longues expériences en cours à Beni Ounif avec l'aide de crédits spéciaux accordés par le Gouvernement Général. Malgré l'insistance de Lyautey, qui n'avait pas trouvé « l'idoine » capable de mener cette entreprise, il persistera dans cette décision.

Cependant, Lyautey réussira à faire venir Foley au Maroc pour des missions sanitaires. C'est ainsi que Foley et Sergent partent pour Rabat le 10 mai 1919, pour atteindre Kenitra, région marécageuse, riche en anophèles et ravagée par le paludisme. Ils entreprennent un plan d'assainissement et prévoient un traitement systématique par la quinine des porteurs du parasite. Au cours de cette mission, ils seront reçus à Rabat par le général et Madame Lyautey, déjeuner fastueux à la Résidence. A la fin de leur séjour, ils sont invités au Conseil Supérieur de l'Hygiène. Après une séance de travail, un repas les réunit autour de personnalités : le commandant de Bernis, la duchesse d'Aoste, la duchesse de Guise. Cette première mission sera suivie de plusieurs autres. La lutte antipaludique sera confiée par Foley au docteur Vialatte, un de ses fidèles élèves, qui parviendra à débarrasser Kenitra du paludisme, permettant à cette petite localité de devenir un grand port fluvial. C'est donc avec

succès que se sont réalisées les missions de Foley et Sergent au Maroc.

La guerre est déclarée en août 1914. Foley se trouve alors à l'Institut Pasteur de Paris. Il rejoint aussitôt son affectation à l'hôpital du Dey à Alger où il est nommé chef du laboratoire de microbiologie. Puis, déclinant une nouvelle fois une proposition de Lyautey de venir au Maroc pour organiser les services de santé, et brûlant de défendre son pays plus activement il obtient son affectation en France. Il va participer à la bataille de la Somme qui fut, après Verdun, le second « enfer » de l'année 1916. Dans son carnet de route, il raconte avec beaucoup de précisions les péripéties de cette sanglante bataille. Ce carnet constitue un document très précieux car il a été écrit « à chaud » au jour le jour sur le front des tranchées.

Il est affecté en janvier 1917 à Villers-sur-Coudun , près de Compiègne, dans un hôpital important. C'est là qu'il recevra l'avis officiel du prix « Monthhyon » de l'Académie des Sciences qui vient de lui être décerné pour ses travaux sur la fièvre récurrente et le typhus exanthématique. Puis, transféré à Mayenburg près de Dunkerque, en prévision d'une offensive imminente, il subit un déluge de feu.

Rappelé en Algérie le 8 septembre 1917, il est affecté à la Direction du Service de Santé des territoires du Sud. Avant de quitter la France, il reçoit la Croix de Guerre pour sa magnifique conduite sur le front.

Conscient des insuffisances dont souffre l'organisation des services de santé au Sahara, il conçoit un projet de réformes qui n'est pas sans susciter l'opposition de la hiérarchie militaire. Il rencontre constamment des entraves dans l'accomplissement de sa mission. A la suite de ses demandes réitérées , grâce à l'intervention de Monsieur Steeg, Gouverneur Général de l'Algérie, satisfaction lui est donnée. Il

a obtenu la création de cette direction unique des services de santé civil et militaire des territoires sahariens, dont il rêvait depuis 1906.

Le 18 novembre 1918 Henry Foley épouse à Alger Jeanne Lang. Mariage heureux qui lui apporta les joies familiales. Ils auront une fille, Georgette, qui eut elle-même un fils, Jean-Marc.

Le 26 novembre 1921, âgé de 50 ans, il fait valoir ses droits à la retraite. Il allait alors poursuivre ses travaux scientifiques aux laboratoires sahariens de l'Institut Pasteur d'Algerie à Beni Ounif et à Alger. Il allait aussi et surtout continuer son œuvre pédagogique, entreprise depuis bien des années, en formant jusqu'en 1954 plus de 300 médecins appelés à servir dans le sud saharien. En 30 ans, plus de 40.000 interventions de trichiasis furent exécutées pour la plupart par les militaires des postes sahariens. La mission ophtalmologique du Dr Renée Antoine⁵ à laquelle on a justement rendu hommage, a été prise pour 1/10^{ème} de ces interventions.

Durant près de 50 ans Henry Foley n'a cessé de sillonner le Sahara, allant visiter sur place les médecins affectés dans les oasis. Parmi ses nombreuses missions une mention spéciale doit être réservée à celle du Hoggar en 1928. L'organisation de cette mission, confiée au Général Meynier, Directeur des Territoires du Sud, était composée de membres de l'université d'Alger. Répartis en deux groupes, ils visitent les campements touaregs, étudiant la vie, les mœurs, les maladies des nomades et des sédentaires. A son retour, rassemblant ses notes, Foley fait paraître un livre Mœurs et Médecine de l'Ahaggar.

5voir la biographie de Renée Antoine dans les Cahiers d'Afrique du Nord
http://www.memoireafriquedunord.net/biog/biogHC_Antoine.htm



Infirmerie indigène de Beni Ounif en 1903

Henry Foley a fait preuve toute sa vie d'une grande modestie. Il n'a jamais cherché les honneurs. Ses travaux, sa notoriété, l'ont conduit à faire partie de nombreuses sociétés savantes. En 1934 il avait reçu le prix Eugène Étienne de l'Académie des Sciences Coloniales. Il était Commandeur de la Légion d'Honneur, titulaire de la Croix de guerre, officier des palmes académiques, officier de l'Instruction publique, commandeur du Ouissam Alaouite chérifien et du Nicham Iftikar.

Très doué pour les arts, il était un peintre amateur de talent. Ses carnets de voyage étaient truffés de croquis, d'aquarelles représentant les paysages sahariens et les magnifiques oasis du sud algérien qu'il affectionnait. Il aimait aussi la poésie. Il entretenait une correspondance suivie avec sa famille. Ses lettres témoignent de ses grandes qualités d'écrivain.

Henry Foley a eu la chance de ne pas connaître de déclin à la fin de son existence ardente. Son activité scientifique et

pédagogique s'est poursuivie jusqu'à la fin. Après une brève maladie, il est décédé à Vignory le 2 août 1956.

Bibliographie

Paul Doury Henry Foley apôtre du Sahara et de la médecine
Ed. Curutchet 1998



Eugène Fromentin, écrivain ou peintre ? L'opinion de George Sand sur le sujet

Annie Krieger-Krynicky

Les Cahiers de George Sand ont publié (N° 41, 2019) un article de Claudine Grossir, professeur à Paris-Sorbonne, un article intitulé « le rendez-vous manqué ? ». C'est l'époque où George Sand, à Paris ou à Nohant, formait un nouveau cercle avec Alexandre Dumas fils, Tourgueniev, Gustave Flaubert et ..Eugène Fromentin. « Sa notoriété fait que ses interventions et sa signature sont recherchées tant par les directeurs de journaux comme Émile de Girardin, directeur de La Presse que par les auteurs en quête de reconnaissance... Or elle est enthousiasmée par Un été dans le Sahara, paru dans la Revue de Paris et écrit à l'auteur, cette lettre : « Je n'ai jamais rien lu de plus artiste et de plus maître. C'est de la grande peinture, un coup d'œil suprêmement net et riche avec l'expression simple, juste et grande. Rien pour l'effet ni pour la fantaisie et toujours la langue au service de l'idée et du fait, sans vouloir faire étalage de ses ressources. Vous êtes heureux, vous sentez la nature par tous vos pores et vous la faites voir et sentir comme si on l'avait devant les yeux. Votre voyage est une chose excellente où l'on respire et où l'on se retrempe ». S'ensuit, selon l'universitaire, un échange de 54 lettres mais Fromentin tient à mettre les choses au point « Malheureusement je suis peintre » s'excusant de ne pas être un écrivain. G Sand rédige un article dans La Presse (8 mai 1857) avec de larges citations de l'ouvrage qui privilégie certes la description à la narration. Ne se serait-il pas inspiré

aussi avec son titre de celui de G Sand : *Un hiver à Majorque* selon Claudine Grossir ? Après la parution d' une Année dans le Sahel, dans la revue des Deux Mondes, G Sand réitère avec un second article de critique dans la Presse en mars 1859 « sur ce qui est considéré comme un chef-d'œuvre » et qui est en résonance avec sa propre conception de la littérature, œuvre d'art en prise directe avec la réalité du monde , ouvrage qui correspond à une double finalité : informer le lecteur aussi précisément que possible mais aussi « lui permettre de comprendre l'état d'un pays dont la colonisation s'est accentuées au cours des deux années en recourant si nécessaire à l'invention » précise G Sand.



Georges Sand par Gaucher - 1848

La première rencontre aura lieu à Paris le 28 avril 1859. Grâce à cet appui et à cette admiration, Eugène Fromentin s'est acquis une réputation littéraire qui a rejailli sur sa

peinture . A chacun de ses séjours à Paris , il la reverra et elle appréciera aussi *Dominique*, paru en 1862. Il viendra à Nohant pour quelques jours ; sympathisant avec Maurice de la même génération et aussi dessinateur et avec sa femme Lina. Puis la relation se relâchera et la mésentente même s'installera. Eugène Fromentin s'est rivé à son chevalet « Il n'est plus question de littérature ». Ils se reverront toutefois à Paris en 1864. G Sand lui dédiera son nouveau roman de *Sylvestre*. Il sera présent à l'enterrement de Manceau, peintre lui aussi et compagnon de George Sand. Puis elle ne le revit qu'à travers ses tableaux aux Salons de 1866 et 1868. A sa mort, il écrira à Maurice : « Je l'aimais tendrement. Elle eut des bontés pour moi dont le souvenir me suivra mes derniers jour ». Est-ce pour cela qu'il intitulera son œuvre d'esthétique : *Les maîtres d'autrefois* comme en hommage à l'auteur des *Maîtres sonneurs* et des *Maîtres mosaïstes* ? Mais Eugène Fromentin voulait être peintre, seulement peintre, tandis que George Sand privilégiait le dialogue entre les arts. Claudine Grossir exprime finement le malentendu : Pour talentueux qu'il fût, il ne serait jamais ce qu'elle aurait voulu qu'il devienne et qu'elle avait pressenti.

Nous donnons ici des extraits des deux ouvrages : *Une saison dans le Sahel* (1852) et *Un été au Sahara* (1853) Ed Nelson 1857 et 1859

Leur lecture donne peuvent-être raison à Eugène Fromentin, peintre avant tout même s'il avait été un écrivain talentueux. Né en 1820 à La Rochelle où il mourut en 1876, son existence fut si discrète que Marcel Proust en 1902, descendu à l' Hôtel de l'Europe, écrivit à sa mère : « As- tu des renseignements sur la vie de Fromentin ? C'est ennuyeux de n'avoir aucun tuyau sur quelqu'un avec qui on vient de passer 15 jours à l' hôtel » . (in *Correspondance avec sa mère* Plon 1953- 1992). Marcel Proust était en effet parti en voyage pour la Belgique et la Hollande, s'arrêtant à Harlem pour voir les Franz Hals,

emportant avec lui le livre d' Eugène Fromentin *Les maîtres d'autrefois* parus en 1876, année de sa mort et de celle de George Sand. Véritable traité d'esthétique... mais déjà, il avait laissé des indices de son ambition dans ses ouvrages. Dans la préface de la 3ème édition d' *Une année dans le Sahel*, il avait écrit : « La langue qui parle aux yeux n'est pas celle qui parle à l'esprit. Le lu est là, non pour répéter l'œuvre du peintre mais pour exprimer ce qu'elle ne dit pas. J'avais en main deux intérêts distincts. Il y avait lieu de partager ce qui convient à l'un de ce qui convient à l'autre ». Ou encore, au sujet d'une fête des fèves à Mustapha d'Alger, il décrit la foule « de femmes et d'enfants noirs, vêtus de rouge, ne formant qu'un seul groupe couleur de vermillon, un tertre verdoyant empourpré de coquelicots ». « Tout pâlisait à côté de ce rouge inimitable , dont la violence eût effrayé Rubens, le seul homme à qui le rouge n'a jamais fait peur ». Ou, encore, il donne, page 44, sa théorie des arts : « La peinture et la sculpture se donnaient la main à l'époque de la grande renaissance italienne. Le jour où la séparation eut lieu, l'art diminua... Lorsque le sujet en devint l'intérêt, il tomba tout à fait en ce jour déplorable ». Il donne une description de sa visite à « sa Mauresque de Blidah », femme mystérieuse et qui mourut tragiquement, avec les jeux des enfants, les esclaves noires jouant du tambourin dans le patio au figuier noueux : « C'est une scène à la flamande. Je ne composerai pas le tableau ainsi mais je te rapporte exactement ce qu'on voyait ». Et aussi : « Tout le paysage du Sahel se réduit presque à ces trois notes, trois couleurs dominantes, le blanc, le vert et le bleu » . Et il se trahit comme peintre en écrivant, p 287, « Pour compléter la scène et pour l'encadrer » ! Il donne aussi sa théorie de l'Orientalisme : « La question se réduit à savoir si l'Orient se prête à l'interprétation en peinture, dans quelle mesure, il l'admet et si l'interpréter n'est pas le détruire ». « L'Orient est très particulier. Il a le grand tort pour nous d'être inconnu et nouveau et d'éveiller

un sentiment étranger à l'art, le plus dangereux de tous et que je voudrais proscrire, celui de la curiosité. Même quand il est très beau, il conserve, je ne sais quoi d'entier, d'exagéré, de violent, qui le rend excessif et c'est une onde de beauté qui ne rencontrant pas de précédent dans la littérature ancienne ni dans l'art, a pour effet de paraître bizarre... Le peintre qui bravement prend le parti de se montrer véridique à tout prix, rapportera de ses voyages quelque chose de tellement inédit, de si difficile à déterminer, que le dictionnaire artistique n'ayant pas de terme approprié à des œuvres de caractère si imprévu, j'appellerai cet ordre de sujet, des documents... L'Orient que nous connaissons, c'est le pays par excellence du grand dans les lignes fuyantes, du clair et de l'immobile... Avant nous ; personne ne s'est préoccupé de lutter contre ce capital obstacle du soleil et ne s'est imaginé qu'une des suites de la peinture pourrait être d'exprimer avec les pauvres moyens que vous savez, l'excès de la lumière solaire, accrue par la diffusion ». Mais Fromentin ne donne-t-il pas raison dans sa justification toute littéraire de sa peinture, quelque peu raison à George Sand, en se défendant trop bien !

Les œuvres d'Eugène Fromentin visibles dans les musées de France : *Attaque d'une caravane* : musée de La Rochelle ; *Les cavaliers arabes, Départ pour la chasse, Ville d'Alger, le repos des dromadaires*, Musée de Brest ; *Rue Bab el Gharbi* à La Ghouat Musée de la Chartreuse à Douai (salon de 1859 et don de l'empereur Napoléon III) Référence : *L'Afrique du Nord révélée par les musées de province* par Elisabeth Cazenave. Ed Association Abd-el-Tif et B Giovanangeli. 2004



**Les Aattachich ou palanquins - Salons de 1845
Le Magasin pittoresque**